

Ce journal, en quelque sorte, prend sa source aux côtés d'Arturo, à Rome, un soir d'octobre, à cette époque de l'année où les étourneaux dansent de folles sarabandes dans le ciel rose et or du crépuscule. Le petit cinéma du Campo dei Fiori donnait un film des frères Taviani : *Kaos*, du nom du lieu de naissance de Pirandello. Le film s'inspirait de cinq des *Nouvelles pour une année* de l'écrivain sicilien. Au début, un corbeau, à la patte duquel des bergers cruels ont accroché une clochette, vole désespérément dans le ciel d'un bleu violent. Une mère incapable d'aimer son fils, un mari que la pleine lune rend fou, des montagnards réclamant un cimetière pour leurs morts, et pour finir, une rencontre de Pirandello avec celle qui lui a donné le jour, une rencontre douce et irréelle, scandée par l'air de la cavatina *L'ho perduta* des *Noces de Figaro* : des images si poignantes que je n'ai eu, ensuite, de cesse d'aborder cette île à l'appel impérieux. Arturo, quant à lui, n'en était pas à son premier voyage en Sicile. Il en revenait chaque fois avec de nouveaux portraits, de nouvelles photos, des mots saccadés, un silence et une gravité au fond des yeux. Son attrait ne s'épuisait pas mais semblait se raviver à chacun de ses voyages. Ses rendez-vous avec l'île étaient sacrés ; ils ne pouvaient être que solitaires.

Je lui dois mon goût pour la Sicile et plus que cela : je ne peux le dissocier de cette terre à laquelle il appartient désormais par son travail et sa substance.

Que cherche-t-on d'autre que la vie ? La vie extrême ?

J'ai cherché la vie en Sicile et la mort a montré son visage. J'y ai rencontré des regards à perte de vue. J'y ai vu disparaître à jamais un regard essentiel ; il a basculé un jour dans la terre de ce pays trop difficile.

J'en suis venue à ne plus voir la Sicile comme un pays au sens où on l'entend en général. Non, il s'agit plutôt d'une contrée. Un pays d'en face, inconnu, inquiétant, secret, dont les arcanes ont leurs lois propres. La contrée n'a pas besoin d'être très éloignée dans l'espace géographique, mais elle l'est assurément dans l'espace mental. Elle peut aussi se composer de champs et de montagnes, comme une région ordinaire. Les végétaux et les vivants n'y ont pas un air différent au premier abord. Cependant, plus on avance, plus ils s'animent étrangement à votre passage et vous envoient des signaux. En Sicile, je suis entrée dans un monde magique où se croisaient les mythes grecs, les légendes des rois normands, les cantos des troubadours, les lamentos des veuves, les chants d'une terre bouleversée et des humains qu'elle porte, une profonde douleur qui se résout finalement en un grand silence, presque un « chut ! » lisible sur les lèvres d'une jeune femme peinte par Antonello da Messina.

Tout voyage a affaire avec la pierre philosophale : le noyau dur, ce qui résistera au temps, aux catastrophes, aux pertes définitives. L'inaltérable, voilà ce que l'homme cherche depuis toujours et qui ne le laisse pas en paix. Mais combien sont ridicules ceux qui pensent avoir trouvé ! Trouver n'est probablement pas le plus important. Mais s'approcher...

J'ai pénétré en Sicile comme dans un labyrinthe. J'ai traversé ses géographies, je me suis heurtée à des murs, perdue dans des impasses. J'ai suivi des chemins qui finissaient par donner sur le

vide. Je me suis plus d'une fois affolée. J'y ai connu le choc devant la beauté et celui devant la laideur, mais surtout, surtout l'égarément. J'y ai rencontré des signes. Les ai-je saisis ? Sans doute pas. Après coup seulement, j'ai compris l'audace et l'insuffisance qu'il y avait à s'aventurer ainsi dans la contrée en étant démunie de toute clé et de toute médiation. À la fin, je me demande s'il ne s'agissait pas tout simplement d'un songe — un songe éveillé, au cœur d'un dédale dont les murs étaient constitués de regards.

Et quel était donc mon fil d'Ariane ? Une pelote de ficelles rêches dont le réseau inextricable sera long à démêler.

Caos, le lieu de naissance de Pirandello, est un lieu phare de ce voyage. Une maison solitaire, entourée de quelques grands pins parasols, face à la mer. J'y reviendrai toujours, pour d'autres raisons, sans doute, que celles du premier départ. La littérature n'est jamais innocente, ni coupable, d'ailleurs. Elle vous met simplement sur le chemin de votre vie.



## Le voyage de printemps



Au commencement du voyage, il y a cet aveu : « Je suis perdue ». Quelque chose d'immense me serre le cœur. C'est un constat cruel au moment de ce départ tant désiré. Mais c'est ainsi. J'attraperai le fil de cette détresse et la suivrai pas à pas.

Comment vivre une journée de plus dans cette conscience du désastre assez aiguë pour ne pas permettre de se raccrocher à une illusion (le beau voyage !) et suffisamment floue pour me laisser tout de même m'en aller ?

Je partirai de l'impossible. J'en déroulerai le fil sans le lâcher, malgré les pressentiments. « Je suis perdue » pensai-je, tout en montant à bord du train Napoli-Catania. J'ai lu Sciascia et Lampedusa, Pirandello et Consolo. Ils devraient m'aider, eux, les écrivains de l'île. Leurs regards viennent de l'intérieur, ils naviguent entre tendresse et agacement à l'image des sentiments que l'on peut avoir pour sa mère. Mais un insulaire est-il habilité à recueillir la magie de son île s'il est lui-même partie prenante de cette magie ? Il peut, certes, endosser la fonction de médium, comme Verga, Bonaviri et, parfois, Sciascia ; ou de plaignant comme Consolo : la déploration devant un monde naufragé ; ou alors celle de voyant, grâce à l'humour, l'approche métaphorique du réel, comme Pirandello ou Camilleri. Quant aux voyageurs étrangers de toutes les époques, ils vous font miroiter une image exotique et amoureuse. J'ai lu, beaucoup lu, mais je ne sais rien de ce qu'il faudrait savoir.

Entre l'exote et l'endote, je devrai tracer, moi aussi, mon chemin éperdu dans l'île.

•

Il y eut trois départs pour la Sicile. Chaque fois j'ai abordé l'île à mes risques et périls. J'ai du m'y reprendre à plusieurs fois pour oser vraiment entrer dans ce pays.

Le quatrième allait au-delà de tous les départs.

La Sicile est la terre de Cérès cherchant sa fille dans des hurlements d'inquiétude et de colère.

•

Le premier voyage part du Stromboli où je ne reviendrai pas. Un désastre rythmé tous les quarts d'heure par les crachats lancinants du volcan. Nuit et jour sans répit. Une poussière grise en suspension dans l'air, si insistante qu'il faut balayer chaque matin le pavement de la cour qui en est recouvert. Je me souviens d'un village blanc à vous crever les yeux, posé sur le sable noir au pied de la masse grondante dont les pentes de basalte se chiffonnaient de touffes vert-de-gris des buissons d'aloès. Du vert, du noir, du blanc — telle était l'île aux couleurs de la mort.

À moins d'être vulcanologue, il n'est pas bon de faire l'ascension des volcans. Mais l'attraction était trop forte et je me sentais tirée vers le haut par ce grand poumon de feu. La montée au volcan était la seule issue, cette nuit-là, à l'oppression des siroccos et des humains portés par l'île. La seule fuite possible s'entrevoyait vers le haut, au terme d'une ascension épuisante, avec l'idée finale d'une chute à la manière d'Empédocle, juste un peu plus discrète, sans laisser de résidu. Pas de sandale d'airain.



Une mort propre dans les fumigations sulfurées. La glissade se ferait en douceur de mon corps vers le fleuve rouge et or. La fusion s'opèrerait. Ce serait une fin alchimique. Une œuvre au blanc, au rouge, puis au noir. Un simple changement de couleur et d'état.

Le sentier offrait toutes les aspérités possibles aux pieds et aux mains. Chaque corniche débouchait sur de nouvelles épreuves, tandis qu'à notre droite s'ouvraient les cratères, pentes noires que l'on avait la surprise de voir bouger comme si elles étaient investies de bêtes monstrueuses, d'énormes carapaces à la peau rugueuse, roulant sur elles-mêmes et retombant les unes sur les autres. La montagne suait de la lave par tous ses pores. Le chemin se glissait sur le côté, attentif à éviter les abîmes de ces versants tombant à pic sur la mer pour y déverser leur bile rouge. La lune commençait à se lever, éclairant un paysage nouveau, très étrange, très peu terrestre, comme je n'en avais jamais vu.

Au sommet, la beauté du spectacle repoussait les assauts de la peine.

Cette nuit-là, je commençai à sortir de l'enfance, c'est-à-dire de la confiance. Je rencontrais ma plus grande désillusion et la regardais droit dans les yeux comme une amie derrière laquelle se dessinait le fantôme de la mort à venir. Les autres ne nous sauvent jamais qu'à leur insu. Dès qu'ils pensent vous sauver, l'innocence est perdue.

En montant au volcan, j'ai la mort dans l'âme. Sur ce fond noir se greffe une ardeur à grimper, un intérêt pour cette rencontre avec les mystères de la terre. Le sacré et la mort se mêlent intimement. Ce qui m'attend maintenant m'importe peu. J'ai cessé de gamberger.

Gamberger, cela vous empêche de marcher, de respirer, de rire et de désespérer — les quatre composantes essentielles de la vie. Je

n'espère plus que les choses s'arrangeront, que la situation se retournera. À partir du désespoir tout est possible. C'est pourquoi il ne faut pas craindre de s'entourer de gens désespérants : ils déroulent devant vous le tapis rouge de l'inconnu qui existe au-delà des murs. Ils vous obligent à pirouetter pour vivre. Ils réclament l'intelligence de la situation, l'une des formes les plus pathétiques de l'intelligence donnée aux hommes pour s'en tirer de manière honorable.

Justement, les Siciliens sont désespérants — du moins à ce que prétendent les responsables du Centre culturel français où l'on brasse beaucoup de vent au-dessus de ce constat : colloques, expositions, conférences où ne viennent que trois auditeurs, justifiant à eux seuls les fonds accordés. Il est permis de se demander si une franche passivité ne vaut pas mieux que cet « activisme » forcé, et si peu sicilien. Un colloque où les conférenciers sont plus nombreux que les auditeurs, cela se voit à Palerme et nulle part ailleurs. Les Siciliens sont désespérants, ils ne prennent pas au sérieux les conférenciers venus du continent.

L'île appelle l'envahisseur et le fracas. Elle tourne le dos à la mer, refuse l'ailleurs qui va y pénétrer par effraction. Mais une fois que l'accostage est conclu, elle n'accueille pas, mais elle aspire, avale, digère et vous recrache.

Le premier voyage me fit prendre la tangente. De palaces en résidences, la traversée de luxe oublia résolument le pays auquel je rêvais. Pourtant, derrière la vitre de la voiture, la Sicile lançait l'appel de ses champs d'or, de ses grandes caresses d'herbe verte, des abîmes bleus d'un ciel impénétrable. Il fallait que je revienne autrement qu'en subissant la loi de l'argent et de ses caprices. J'y reviendrai, me suis-je dit, sans le sou et sans compagnie, car ce

pays a quelque chose à voir avec mon destin. L'instinct est bien une boussole dont l'orientation donne des impératifs contre lesquels on ne lutte pas. Un instinct me pousse vers cette île, comme il a poussé les Normands, les troubadours, Goethe, le Père Labat, Newman, et tant d'autres moins illustres. Staël avait ses toiles et ses pâtes. Jean Houel ses crayons, Newman ses sermons. Viollet-le-Duc, ses plans titanesques.

Trois fois j'ai abordé l'île à mes risques et périls. Elle me repoussait. J'y suis revenue pour résoudre ce refus. La troisième fois, l'île m'a avalée, puis m'a recrachée toute meurtrie.

La quatrième fois était au-delà du pensable.

.

La Sicile, où est-elle? Des paysages, il n'y en a pas. Des monuments? Ils croulent. De tous côtés, les étais, les contreforts, les poutres et les arcs-boutants mènent le jeu. Sans étauçons et sans béquilles tout foutrait le camp. Nobles pierres, murs ocres et grèges rongés par les sels marins et les siroccos, clochers érodés, façades grignotées par les vents et les tremblements de terre, toutes constructions vont à leur ruine. Le sous-sol absorbe et ensevelit, parfois d'un coup, parfois très lentement, dans les rituels d'une antique église. La Sicile ressemble à une vieille femme en train de basculer par à-coups vers la mort. La mafia y entretient, dit-on, le délabrement pour mieux régner. Son champ d'action est le cloaque. Fange et pourriture forment la toile de fond d'un théâtre architectural et humain unique en Europe. Il faut chercher les joyaux. Rien n'est donné immédiatement. Là-bas, le courage est nécessaire au voyageur.

La Sicile est dans les regards.

Dans l'autobus, où je me trouve seule passagère avec un vieillard, monte à Noto un garçon de 15 ans et sa compagne de classe. Il me jette un regard que je n'oublierai pas. Un défi à l'état pur. L'air de dire : mon autobus et mon amie, mon pays ! Ils sont miens ! Que faites-vous là ? De quel droit ? Vous étrangère, avec vos curiosités, vos interprétations, vos intrusions et vos désirs de vols ? Ah, moi, je suis d'ici et j'en suis fier ! Rien d'autre que la Sicile. Un regard à vous jeter par terre, à vous piétiner, celui de l'insulaire vis-à-vis de l'envahisseur. Beau dans l'arrogance de ses reflets noirs, ce fin garçon au port de tête très droit me jette une interdiction absolue. Ici, on ne passe pas ! Vous n'aurez pas mon intimité. Ainsi en sera-t-il.

De toutes manières, l'intime ne se prend pas, ni ne se vole. Il n'entre pas dans le champ de la conquête ni dans celui de la possession. Le désir ne l'atteint pas. Tout au plus, est-il donné par éclairs, par instants lorsque l'esprit dénué d'appréhension accepte son don sans faire un seul geste pour tendre la main, dans la mesure où il se tient à la lisière de cette sombre forêt, toute bruissante et frémissante.

L'erreur serait de chercher à faire sien cet espace de mystère. L'intimité se compose de tant de particules de douleur, de joie, de connaissance, autant de cercles qu'il faudrait savoir franchir sur la pointe des pieds, sans y toucher, sans même regarder par la porte entrebâillée.

Passez votre chemin, mais passez-le bien. Avec soin. Et s'il vous arrive en route d'être amené à entrevoir l'intimité d'un être, d'un paysage, d'un pays, ne vous appesantissez pas. Repartez vite, en oubliant ce qu'il vous a été donné d'apercevoir l'espace d'un instant,

ne courez pas après lui parce que cette réalité n'existe qu'avec la distance requise, comme l'arc-en-ciel dont nul ne peut contester la réalité.

L'ellipse est une disposition métaphysique trop éloignée des lois du marché pour qu'on y prête attention. Mais comment survivre sans elle ? Car l'intime subsiste comme la région la plus secrète des choses, celle qui ne donne pas prise à l'exploitation. Ce que l'on exploite, d'un pays ou d'un être humain, c'est une enveloppe vide. L'intime déjà s'en est échappé. On ne saura jamais tout. Un résidu, en suspens dans l'éther, subsiste. On ne saisit pas le vent, mais les moucherons qu'il transporte.

« *Noli me tangere* », me dit la Sicile. Va-t-elle tomber en poussière si je la touche ? Doit-elle rester drapée dans son mystère pour qu'un peu de son essence se distille ? Au cœur de l'être, y aurait-il un trou noir qui aspirerait celui qui s'en approche trop près ? En tout cas, il est bon de savoir que je n'ai pas tous les droits, ni sur les contrées, ni sur les humains, ni sur les œuvres, ni sur les pensées, ni sur les corps, même les plus aimés. D'ailleurs, que savons-nous des œuvres ou des pensées ? Et que savons-nous des corps ?

À l'entrée de la chapelle du Santo Spirito, au pied de Caltanissetta, une femme garde la clé. Je sonne jusqu'à ce que la porte s'ouvre. Dans la cour du monastère un vieux moine a perdu la boule. Apparaît une femme au visage de déesse antique, le chiffon à la main. Elle me regarde avec gravité et ouvre la chapelle romane pour me laisser pénétrer. Ensuite elle sourit : son regard d'une beauté inimaginable porte la non-défense et l'accueil total.

Entre ces deux regards se déploiera le voyage. Il sera fait d'une multitude de coups d'œil. Deux jeunes filles se tenant par le bras et éclatant de rire dans mon dos. Le gros homme ventru aux sourcils en bataille, qui ne détache pas ses yeux de mon visage, les enfants à l'air stupéfait ou un peu inquiets; la foule de femmes en noir penchées aux balcons ou cachées derrière leurs rideaux; tous ces yeux de braise enfoncés sous des sourcils ignorant l'épilation; le regard grave des vieillards aux orbites creusées, voyant au-delà de vous quelque chose de terrible — une fatale échéance, le bord d'un précipice juste derrière, là. Serais-je sur le point de basculer dans l'abîme qu'ils ne me regarderaient pas autrement. Dans leur effroi réside quelque chose de sacré. L'inquiétude, voilà ce que je lis dans ces yeux siciliens.

Au moins ne sont-ce pas les yeux baissés, détournés, faussement calmes et gentils de la rue française. Leurs regards vrais me délivrent de ma peur. Inutile de composer. Votre intranquillité me rassure. N'ayez pas peur de vos regards. Ceux qui tuent, ce sont les regards faux, les fuyants, les sympathiques.

En Sicile, une mer de regards m'attendait. Ils n'étaient ni indiscrets ni curieux, mais habités d'une sorte de franchise primitive, parfois accompagnée du rire.

.

Le second voyage commence par un enchaînement de trains et de questions depuis Paris.

« Et vous, quelle est votre philosophie? » m'a demandé cet étudiant du Nord dans le train.

J'y songe.

Au plus intime est une guerre. Entre les mains, subsiste un noyau dur que rien ne dissout, une résistance à toute appréhension. Ni Dieu, ni Diable, mais leur reflet peut-être, ou leur marque en creux. Au plus près du réel, cette expérience première d'un impossible — ce quelque chose avec lequel vous ne pouvez trouver d'arrangement, cet indicible qui par nature ne donne aucune prise à l'habitude.

S'il en est une, philosophie, elle part de cette donnée immédiate de ma conscience, de ce « non » originel dispensé par l'oracle vers lequel les humains tendent les bras, suppliant qu'il se change en un consentement, qu'il baisse enfin sa garde et leur dispense, ne serait-ce qu'un seul instant, ce qu'ils réclament à cor et à cri. C'est le rêve de Cendrillon, celui de changer d'apparence et de condition l'espace d'une nuit. C'est le cri de Joë Bousquet à son ami Carlo Suarès, lorsqu'il lui avoue que toute sa démarche poétique peut se résumer au simple désir de faire, ne serait-ce qu'une seule fois, un seul pas debout sur ses jambes. L'impossible, qu'il nous taraude le corps, le cœur ou l'esprit, se dresse comme un « non » dont les échos n'en finiraient pas de se répéter d'une montagne à l'autre. Et pourtant, devant ses parois lisses, l'homme déploie des trésors d'énergie et d'imagination. Il ne s'y résout pas. À croire que l'impossible est, au fond, ce qui le meut, bien plus que le possible.

Est-ce à cause de lui que je suis en Sicile ? À cause du visage qu'il prend en ce pays. Pour la beauté terrible qu'incarnent certains paysages et certains visages ; pour l'approcher d'un peu plus près, pour l'appivoiser, en explorer les confins, pour aller là où m'apparaît, justement de manière la plus cruciale, loin de toute protection, ce donné dont la gravité s'augmente du désir d'en alléger la charge.

Pas un instant, je n'en ai oublié ne serait-ce que l'ombre — cette grande ombre qu'il étend sur ma vie.

À l'origine, pas même une blessure, une négligence, quelque chose de bénin qui se tourne en destin, un petit coup de bistouri intempestif qui vous déglingue la forme, presque rien. Ensuite ne subsiste que le réel : cette guerre à mener chaque jour *ad aeternitatem*. Les autres, parfois, avec leur cœur, pensent à ce qui aurait pu ne pas être. Mais il n'y a plus de temps pour l'improbable, seule la tâche de voir comment s'y prendre pour faire lever cette pâte, de voir jusqu'où l'impossible avancera ses pions. C'est une histoire simple que beaucoup partagent, en vérité. Tant de vies sont plombées de la sorte, par des empêchements sans précédent, des « pour toujours » et des « à jamais » qu'il faut apprivoiser, quand une existence entière n'y suffira pas. Reste la liberté, voire la nécessité d'improviser dans cette zone franche. Cela ne va pas sans joie — celle de la nouveauté, celle de la malice à déjouer les systèmes dans lesquels cette vie, la vôtre, n'entre pas puisqu'il n'y a pas de forme prévue pour elle.

Et si la forme n'est pas, comment faire ? Danser d'un pied sur l'autre jusqu'à ce que l'équilibre s'épuise. La vie trouve toujours son chemin dans l'interstice des planches et c'est là sa beauté, comme ces pensées sauvages qui viennent fleurir le long du tuyau d'évacuation des eaux usées. Elles font sourire : « Comment diable ont-elles pu s'accrocher là ? »

Arturo, lui, n'aimait pas les formes, ni les masques. Le photographe cherchait le mystère dans les visages, ce qu'il y avait derrière tout le fatras visible. Son champ était l'inimaginable, autour duquel il menait une ronde de chasseur.



Eh bien dansons maintenant. Dansons, au son des rhombes et des crécelles, dansons jusqu'à ce que se fasse entendre, peut-être (rien n'est sûr), la musique aérienne de l'harmonica de verre, dont les sons proviennent directement de l'au-delà. Ils me conduiront, à la suite du berger céleste, derrière les portes de bronze. Est-ce que là-bas s'évanouiront cauchemars et nostalgies ?

.

Prendre le train est une démarche esthétique de nature purificatrice.

En pénétrant dans l'espace magique dont les rites et les arcanes me sont familiers, je choisis soigneusement mon wagon, un deuxième classe non-fumeur, plutôt situé vers la locomotive de manière à entrer en gare avant les autres, de manière à pouvoir lire le nom des gares avant que le train ne s'arrête — subtilité bien utile lorsqu'il ne s'arrête qu'une minute dans la gare où j'effectue ma descente.

À peine entrée dans le compartiment, survient une détente profonde : l'oubli du monde. La chenille de métal va m'emporter là où je désire aller, hors des responsabilités et surtout loin des contraintes. Plus de chaînes ! Le train me délivre. Ni téléphone, ni courrier, ni porte à ouvrir, plus de crispation sur les touches d'un ordinateur. Seule l'attention et la réceptivité, la tête haute. Le train me ramène à la pure disposition du temps qui nous est imparti. Plus d'interruption, mais une musique continue, si rare.

Jadis, il existait des périodes et des zones neutres où il était interdit de se battre ou de faire commerce : marches et sauvetés garantissaient une tranquillité provisoire, un moratoire. L'homme

pourchassé retrouvait confiance en ces havres où l'on ne pouvait attenter à sa vie. Aujourd'hui, ce privilège nous est dispensé par le train où l'on passe les meilleures heures de sa vie à lire, à écouter la rumeur sourde et parfois confidentielle des conversations, à écrire, d'une plume saccadée et très désordonnée parce qu'elle a épousé les rythmes de la locomotive, des pensées de nature métaphysique soutenues par le détachement spatio-temporel de la machine.

J'aime cette manière que le train offre de demeurer immobile dans le mouvement, de traverser sans bouger les paysages et de saisir mille détails dans leur instantané pris au vol. Sans bouger, nous parcourons la Campanie et la Calabre, nous entamerons au passage les Apennins, nous entrerons dans Sorrente, nous longerons le golfe de Salerno et celui de Sant'Eufemia. Rien ne nous sera demandé, sinon de voir, d'observer librement les paysages filés et d'en saisir le suc : la substance de l'impression qu'ils laissent grâce à une parfaite illustration physique de l'aphorisme spirituel : « Soyez passant ».

Je passe, en effet, contemplant derrière la vitre qui, dans les tunnels, me renvoie ma propre image et, d'une façon plus générale, interpose entre mon regard et les prairies parsemées de bufflesses miniature et des fermes ressemblant à des maisons de poupée, une loupe, un coupe-vent, un parapluie, une couverture de survie, un vrai cocon lorsqu'en hiver le compartiment bien chauffé incite à un engourdissement proche du sommeil. De toutes manières, je suis protégée du paysage qui, lui, ne l'est pas de mes yeux indiscrets.

Ainsi passe-t-on à l'arrière des maisons, à quelques mètres d'une basse-cour ou d'un potager pour apercevoir un jardinier, le derrière en l'air, affairé à repiquer des plants de salades. Ainsi surprend-on des lieux et des tâches généralement inaccessibles au public — lessives en train de sécher, chevets d'églises, chapelles

abandonnées sur un piton, troupeaux de moutons perdus dans les replis d'un pâturage, agriculteurs occupés au ramassage des melons ou des patates, rentrant leurs fourrages avant la pluie. Ainsi traverse-t-on les montagnes et les plaines sur lesquelles flotte une brume tremblée de chaleur, les rideaux de fumée des champs brûlés après les moissons avec ce sentiment éphémère d'une toute-puissance.

Et, lorsqu'il amorce une courbe, le train aide à voir « de l'autre côté » comme si j'étais maître d'une caméra qui opérerait des plongeurs indiscrets vers le détail d'un paysage ou d'un visage : cette crête que je croyais inaccessible offre soudain sur son versant sud une pente douce et des bosquets de châtaigniers bien plus humains, bien plus accueillants que prévu ; j'ai même le temps d'y déceler un chemin, un moyen d'accès, mais déjà j'en suis loin. D'autres sinuosités de terrain surviennent, où l'ombre des flancs nord rend plus vif le vert des flancs sud, tandis qu'à ma droite, par la fenêtre du couloir, l'inconnue fait son apparition.

La mer ! Je doute d'abord que ce soit elle, cette ligne pâle bordant le ciel à son nadir. Bleue, certes, mais aussi argentée, irisée, opaline, portant en elle un mouvement perpétuel et une incertitude contraire à l'évidence du ciel qui en détermine les limites.

Après Naples commence l'autre voyage. Les premiers contacts se nouent avec les humains qui accomplissent, eux aussi, la traversée. Ils portent le nom d'un empereur romain : Lapostato. Ils habitent Syracuse. Là commence la magie : les L'Apostat de Syracuse. Est-ce possible ? Peut-on même habiter Syracuse ? Mais oui. Et leur visage s'éclaire à la pensée de leur ville bien-aimée. La dame bien enveloppée au sourire charmant est professeur de mathématiques. Mais bien sûr ! Que suis-je bête ! Que peut-on faire d'autre à Syracuse

qu'enseigner les mathématiques. Et je songe à Archimède sortant nu de sa baignoire et courant dans la rue en criant « Euréka ! » car il venait de comprendre la raison pour laquelle nous ne coulons pas à pic dans l'eau et tenait à le faire savoir au monde entier, en attendant que les bacheliers s'arrachent les cheveux sur le problème.

Archimède ne s'en est pas tenu là : il a laissé six traités de mathématiques, calculé la valeur de « pi », il a travaillé sur les sphères et les cylindres, il a imaginé la vis sans fin qui porte son nom et qui nous permet aujourd'hui de déboucher nos bouteilles sans trop d'efforts. Il fut l'inventeur d'armes redoutables contre les troupes romaines de Marcellus : les catapultes, ancêtres de nos canons, et les miroirs convergents qui pouvaient incendier les navires à des kilomètres de distance. Trois siècles avant le Christ et toujours si présent dans nos vies, Archimède se rappelle à moi sous un jour heureux, celui de la découverte de Syracuse, et non plus sous la torture des théorèmes, sous la terreur des problèmes aux solutions baignées de sueurs froides.

À la sortie d'un tunnel, le train fonce sur la Méditerranée. La mer saute aux yeux. Évidence trop vite reperdue dans un virage dès l'entrée sous un nouveau tunnel. Dans le noir, les souffles se suspendent, les passagers rentrent en eux-mêmes. Le tunnel est l'apnée du parcours en train, sa syncope faite de silence et d'attente dans l'obscurité où l'on se surveille. Les bruits feutrés de la locomotive, la fumée légèrement goudronnée de l'air que l'on respire, font que les orifices des sens se referment au bénéfice d'une plus grande attention. Nouvelle issue au jour dans les scintillements de la mer que le train épouse. Guido et Maria Lapostato sortent dans le couloir pour regarder la mer — *il mare*. Depuis dix jours, ils ne l'ont pas vue. Et dans l'inflexion amoureuse qu'ils mettent sur le *ma* se devine toute

la symbolique d'une maternité écrasante. *Mare*, mer, matrice, repère originel, cocon et linceul, origine et destinée de tout un chacun, ici.

*Il mare!* Bleue, constellée d'argent, avec ses barques colorées de grandes rayures jaunes, rouges et vertes ou roses des petits ports de pêche que l'on aperçoit par la fenêtre. Eaux transparentes, idéales, mais si vite menaçantes lorsque le ciel se couvre et qu'une humidité lourde fond sur l'étendue grise. Nulle part, une journée de pluie ne peut être plus triste qu'au bord de la Méditerranée lorsque les déluges l'accompagnent et la scandent.

Aujourd'hui, le printemps est là. Maria Lapostato dit simplement :

– Les amandiers sont déjà en fleurs, chez nous, à Syracuse.

Saisons et floraisons, météo et fierté insulaire : est-il réflexion plus banale ? Pourtant, elle fait l'effet d'une formule magique par laquelle une poésie rapproche cette ville encore imaginaire d'un arbre doucement évocateur de ciels inconnus, de blancheurs et de lactations, une Albe crayeuse où couleraient des flots de lait d'amande. Une fraîcheur aussi. Un printemps, quand je viens de l'hiver le plus triste.

Et l'on descend ainsi jusqu'à la pointe de la botte. En scrutant une carte ancienne j'apprends que le coup de pied envoyé dans les flancs de la Sicile n'a pas toujours été. Il fut un temps où l'île était rattachée au continent, l'une s'emboîtant dans l'autre. Mais ce que l'on voit en décryptant les cartes ne ressemble en rien à la géographie concrète. Villa San Giovanni n'est rien d'autre qu'un port d'embarcation d'où l'on voit la Sicile. « La Chichilia ! » a crié Maria Lapostato. En effet. Par la fenêtre se devine une côte bleue et noire, lointaine encore et légèrement embrumée. Leur ferveur